

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

RACHEL KUSHNER

« JE SUIS CONTRAINTE
À L'OPTIMISME »



L 13691 - 184 - F: 7,90 € - RD



LIVRES

Les 20 meilleurs romans
de la Rentrée d'hiver

SCÈNE

Le rêve shakespearien
d'Emmanuel Demarcy-Mota

ART

Chiharu Shiota au Grand Palais
La jouissance du regard

Dans(e)

la lumière

Édition 24/25
Exposition, performances
18.10.24 – 31.01.25

6 rue Juliette Récamier 75007 Paris fondation.edf.com

Nathalie Azoulay, le Kavod et le 7 octobre

PAR VINCENT JAURY

C'est un exploit ; c'est le grand roman de cette rentrée d'hiver. Nathalie Azoulay, très fine observatrice des détails des comportements humains, a réussi dans un délai record, sans recul ou presque, à retranscrire ce que beaucoup ont vécu, dans leur chair et leur esprit, après le 7 octobre. Juifs et non Juifs. Ces *Vies de Théo* (POL) est une sorte d'instantané, une photographie des sentiments, des émotions, des pensées qui ont traversé nos vies d'Occidentaux, de Français. Azoulay le réalise avec une impressionnante maestria, à travers un petit théâtre bien huilé, tragique bien sûr, mais jamais loin de la comédie. On n'irait pas jusqu'à dire vaudevillesque, mais presque ; on n'irait pas jusqu'à dire Seinfeldesque, mais presque aussi. La tentation de la légèreté est évidente dans ce roman grave : *Les Demoiselles de Rochefort* ponctuée à plusieurs reprises le roman. C'est l'élégance d'Azoulay de ne pas nous enfoncer la tête dans les sables du Moyen-Orient.

Au centre de ce petit théâtre (de marionnettes), il y a le couple parisien Léa/Théo. Léa, avocate, est française et d'origine juive, mais de très loin ; Théo est un Franco-Allemand, critique d'art reconnu, spécialiste d'œuvres traitant de la Shoah. Par sa mère, allemande, il se sent investi d'une mission rédemptrice à l'endroit des juifs. Il n'y a pas plus philosémite que lui. C'est alors que l'histoire entre dans leur vie, comme elle entra dans la famille de la *Pastorale américaine* de Philip Roth : pour tout détruire. Elle entre aussi dans celle des personnages qui gravitent autour d'eux, la sœur Rose et son mari goy Benjamin, les parents de Léa, ceux de Théo, leur fille Noémie. Le 7 octobre : implosion donc de l'équilibre familial. Léa, l'Antigone du livre, devient un soutien inconditionnel d'Israël, seule et encore seule, contre vents et marées, et tiendra sa position jusqu'au bout : « Léa avait beau dire qu'elle ne les haïssait pas (les Arabes), elle disait aussi comment puis-je aimer qui me hait ? » Théo, après la mort de sa mère, se désolidarise lentement mais sûrement d'Israël, des juifs, de Léa, qu'il ne supporte plus dans ses ruminations sur Israël, sur l'antisémitisme : « Théo comprenait mais Théo n'aimait pas la haine » ; la sœur Rose se tient un temps sur la position de sa sœur, mais finit par la lâcher, Israël étant « une tache », pour elle, trop lourde à porter : elle aurait préféré ne jamais avoir été juive. Préfère partir s'amuser au Brésil. Il y a Dan, le

cousin-amant de Léa, incarnation d'un pseudo-inceste, censé révéler plus que tout autre chose une tendance à l'entre-soi de la famille Woks. Enfin, il y a la fille de Léa et Théo, Noémie devenue Marie, fervente catholique au grand désespoir de sa mère. La transmission est chose compliquée ! Le cœur de la mécanique du roman est là : c'est la tectonique des plaques. Le 7 octobre déclenche des déplacements psychiques, physiques, des uns et des autres. Plus personne n'est à sa place, et l'on assiste si je puis dire en direct, à l'effondrement d'un édifice familial. La guerre en Israël engendre une guerre intime aux dégâts irréparables.

La question passionnante qui traverse tout le livre, a pour nom Kavod, cité à plusieurs reprises dans le roman. Ce terme, central dans le Talmud, a plusieurs sens, dont celui de la place de chacun. Où est ta place ? Quelle est ta place ? L'occupes-tu pleinement ? Artificiellement ? La connais-tu ? Y es-tu solidement ancré ou simplement retenu par quelques fils (à la patte) ? Que pèsent réellement tel ou tel avis, telle ou telle pensée, dans ta vie ? Quand le Kavod se déséquilibre (chacun n'est plus bien à sa place), les relations se détériorent. C'est ce qui arrive à Théo et à Léa. En quelque sorte, Léa connaît un Kavod excessif, dû à la rage qu'elle éprouve, qui l'ancre trop dans sa judéité, jusqu'à ne plus accepter aucune altérité. Théo, lui, apparaît pour ce qu'il est, représentant l'archétype contemporain du personnage flottant, sans place précise. Un être en suspension. De philosémite il devient orientaliste, tombant amoureux d'une Libanaise chrétienne (comédie), Maya, anti-israélienne convaincue, et finit par adhérer à sa vision du monde. Azoulay fait au passage une satire du milieu de l'art, Théo devenant l'archétype de l'opportuniste : la Shoah ne remplissant plus les salles, pense-t-il, les fonds arabes se déversant à l'infini, s'intéresser à l'Orient n'est peut-être pas une si mauvaise idée. Suivez mon regard.

La fin du roman est tranchante : même si Léa dit que « l'altérité lui manquait » et Théo de lui répondre que « trop d'identité faisait suffoquer », chacun se replie dans son camp, son identité, son histoire. Théo finit avec une Virginie, bretonne comme lui ; le clan juif de Léa se reforme. Le roman scelle l'échec de l'altérité possible. Une vérité de circonstance, à n'en pas douter, réversible en d'autres temps.



P 22
RACHEL KUSHNER



P 52
CHIHARU SHIOTA



P 82
EMMANUEL DEMARCY-MOTA

SOMMAIRE

N°184 JANVIER 2025

- | | | | |
|----|---|----|---|
| 03 | Edito général | 12 | Chronique Lecture vagabonde d'Omar Youssef Souleimane |
| 06 | J'ai pris un verre avec Rosanna Lerner | 14 | Chronique B.D par T.H de Tewfik Hakem |
| 08 | Coup de gueule | 16 | Un livre, un politique |
| 10 | Chronique Débat ouvert de Nathan Devers | 18 | En coulisse |

Page 20 | LITTÉRATURE

- | | | | |
|----|--|----|---------------------------------------|
| 20 | Edito livre | 30 | Dossier Rentrée littéraire d'hiver |
| 22 | L'interview On a longuement rencontré la romancière américaine Rachel Kushner pour son roman politique d'espionnage <i>Le lac de la création</i> . | 46 | Dans la bibliothèque de Laurent Gaudé |
| | | 48 | Polar, Poche |

Page 50 | ART

- | | | | |
|----|---|----|-------------------|
| 50 | Édito art | 60 | Expos |
| 52 | Portrait Rencontre au Grand Palais avec Chiharu Shiota, la merveilleuse artiste des âmes tremblées. | 73 | Galleries |
| 58 | Rétrospective Céline Laguarde au musée d'Orsay. | 76 | Livres |
| | | 77 | Trois Révélations |
| | | 78 | Enchères |

Page 80 | SCÈNE

- | | | | |
|-----|--|-----|--|
| 80 | Edito Scène | 108 | Je n'aurais rien fait sans eux... La metteuse en scène sicilienne Emma Dante, qui présente <i>Re Chicchinella</i> à la Colline, nous confie ses influences majeures. |
| 82 | Reportage <i>Le Songe d'une nuit d'été</i> reprend au Théâtre de la Ville. Comment se préparent Emmanuel Demarcy-Mota et ses acteurs ? Plongée dans le rêve shakespearien. | 110 | Disques |
| 88 | Critiques théâtre, danse, musique | 111 | Festival |
| 104 | En répétition avec Lotte de Beer qui nous offre sa lecture des <i>Contes d'Hoffmann</i> à l'Opéra du Rhin. | | |

Page 112 | CINÉMA

- | | | | |
|-----|------------------|-----|-----|
| 112 | Edito ciné | 120 | DVD |
| 114 | Cahier critiques | | |

122 En route ! Va devant !

PARIS

11 janvier – 1 mars 2024

PRUNE NOURRY

Vénus

TEMPLON
II

28 RUE DU GRENIER-SAINT-LAZARE 75003 PARIS | +33 (0)1 85 76 55 55

paris@templon.com | www.templon.com

J'AI PRIS UN VERRE AVEC... ROSANNA LERNER



PAR FABRICE GAIGNAULT

PHOTO EDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI

Le rendez-vous a lieu rue des Abbesses au *Vrai Paris*, un estancot au plafond noyé de grappes de fleurs moins vraies que nature. Plus kitsch, tu meurs. Drôle d'endroit pour une rencontre. *Le Vrai Paris*... Il en existe donc de faux? Une raison à ce choix : Rosanna Lerner, la primo romancière comme on dit, auteur du très agité *Pussy Suicide*, loge en face ou presque. Rosanna Lerner est brune, habillée de noir et porte des lunettes aux montures aussi sombres que ses jolies dents sont d'une blancheur apaisante. C'est une fille de 30 ans qui ne court pas après la carrière – réceptionniste dans la boîte d'un pote, baby-sitting l'après-midi et entre, l'écriture. Une ambition qui a mûri langoureusement comme on s'étire dans son lit après avoir fait l'amour et bien dormi. Un roman pour horizon salubre face à la question existentielle aussi vraie que la Terre est

la com' culturelle en région Île-de-France » a vu dans la perspective du roman une échappée belle loin du salariat monotone.

Pussy Suicide est sombre et comique. Un mélange trois temps de saillies poétiques, d'humour trash et de

**« je n'imagine pas
les pédophiles
lisant mon
roman pour se
décomplexer »**

déchéance morbide. Le roman qui narre les aventures amoureuses et sexuelles d'une Parisienne de 16 ans, devait s'appeler *Romance*. Titre pris par Catherine Breillat. Et « les gens de Grasset penchaient pour un truc plus radical ». Aussi *Pussy Suicide*, naviguait-il dans l'esprit du titre entre *Virgin Suicide* et *Suicide Girls*, communauté de jeunes Américaines tatouées et percées adeptes de pornos. « À un moment, confie cette fille au rire au bord des lèvres, j'ai décidé de supprimer les scènes de cul mais mon éditeur m'en a dissuadé. Finalement, j'en

ai mis d'autres. J'avais peur qu'elles soient trop graphiques et *cheapos* mais apparemment, non... » Résumé du livre : Otessa, seize ans, aime Oscar, même âge ou presque, qui n'en a rien à foutre. Surgit, par l'entremise d'une amie, Jacques, « vieux beau » de 37 ans. Orgie en mode allume-cigare à trois puis à deux. Puis largage de la part du consommateur indifférent suivie d'une dégringolade cataclysmique chez Otessa en pleine crise de limérence (érotisation du rejet).

Là où certains parleraient d'emprise, Rosanna Lerner y voit juste une fiction d'une fille de 30 ans, donc protégée par son sexe. « J'ai conscience que c'est injuste car un mec qui écrirait une histoire pareille se prendrait des scuds et serait blacklisté. Quand mon éditeur soulevait certains côtés problématiques de l'intrigue amoureuse, je lui rétorquais que je n'étais pas problématique, que je n'étais pas essayiste et que je me foutais du qu'en-dira-t-on. La fiction doit tout se permettre et je n'imagine pas les pédophiles lisant mon roman pour se décomplexer. » Rosanna Lerner retourne maintenant chez elle, en face. Devant son *ordi*. Le second roman est toujours un exercice périlleux.

PUSSY SUICIDE

éd. Grasset, 224 p.,
19 €.



LE
CARREAU
DU TEMPLE



**PROGRAMMATION
CULTURELLE
JANVIER-FÉVRIER 2025**

**SPECTACLES DANSE
CONTEMPORAINE**

ULYSSE

CRÉATION JEAN-CLAUDE GALLOTTA
ADAPTATION JOSETTE BAÏZ
En partenariat avec le festival Faits d'hiver
24 AU 26 JANV

SILENT LEGACY

SPECTACLE DE MAUD LE PLADEC
FEAT. JR MADDRIPP
Dernières dates de la tournée en France !
28 & 29 JANV

CINÉCLUB

Thématique Animalité
En partenariat avec CinéCaro

**MICROCOSMOS :
LE PEUPLE
DE L'HERBE**
DOCUMENTAIRE DE
CLAUDE NURIDSANY
ET MARIE PÉRENNOU
7 JANV

FESTIVAL

Festival dédié aux corps contemporains
4^e édition

**FESTIVAL
EVERYBODY**

FESTIVAL PLURIDISCIPLINAIRE :
SPECTACLES, PERFORMANCES,
COURS DE DANSE & ATELIERS,
INSTALLATIONS D'ART CONTEMPORAIN
Avec : Lasseindra Ninja Lanvin,
Myriam Soulanges, Alice Davazoglou,
Lenio Kaklea, Boglárka Börcsök
& Andreas Bolm, Marie-Jo Faggianelli...
14 AU 18 FÉVRIER

Retrouvez toute la programmation sur www.lecarreaudutemple.eu

Crypto Banana

Certains ont cru un temps que c'était une œuvre d'art. Retour à la réalité. On sait aujourd'hui que ce n'est qu'un instrument de spéculation financière.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

800 000 dollars, 850 000, 890 000, 1 million ! Puis, par tranche de 100 000 dollars ou plus, les enchères ont continué de grimper à une rapidité inouïe dans la salle des ventes de Sotheby's New York pour finalement atteindre l'adjudication de 5,2 millions de dollars (6,2 millions avec les frais). L'enchérisseur n'était pas un inconnu puisqu'il s'agissait de Justin Sun, fondateur de la blockchain TRON, qui a naturellement payé en monnaie virtuelle. Non pour un tableau de Joan Mitchell ou une huile de Claude Monet mais pour une banane amenée à pourrir, accrochée au mur par un ruban adhésif et provenant du premier supermarché du coin (prix : 0,35 centimes). Mais le cœur du sujet n'est pas l'objet en lui-même, en l'occurrence ici un banal aliment comestible, mais le certificat d'authentification qui l'accompagne prouvant qu'il s'agit bien de l'œuvre de l'artiste italien Maurizio Cattelan (elle existe en trois exemplaires et deux épreuves d'artiste). Cette fameuse banane avait déjà défrayé la chronique lors de sa première présentation sur le stand de la galerie Perrotin à Art Basel Miami en 2019, les uns scandalisés, débattant sur son statut d'œuvre d'art, les autres enchantés du buzz ne pouvant qu'en faire augmenter la valeur. Cela n'a pas manqué, d'autant que l'artiste était déjà reconnu. La bien nommée *Comedian* s'était ainsi vendue, en 3 exemplaires, entre 120 000 dollars et 150 000 dollars chacun. On peut donc dire aujourd'hui qu'elle n'a rien perdu de son aura. Cependant, si en 2019 elle revêtait encore les atours d'un objet anticonformiste propre à ouvrir le débat sur ce qui fait art et ce qui ne le fait pas et qu'elle pouvait s'envisager comme la quintessence séduisante et amusante d'une folie douce capable d'animer le petit milieu de ceux qui dépensent sans compter – et sans regarder –, avec cette enchère, il semble qu'elle ait perdu sa facétie néo-pop et sa dimension post-duchampienne radicale. En 2019, elle était en effet une allégorie critique d'un monde de l'art

contemporain capable de valoriser n'importe quoi, même le pire. Mais elle pouvait aussi être rangée parmi les œuvres espiègles et mystificatrices, dans la veine de la *Fountain* de Duchamp ou de la *Merde d'artiste* de Piero Manzoni qui « valait de l'or ». Oui, mais le contexte n'est-il pas différent aujourd'hui, au sein d'un marché hautement mondialisé et spéculatif où la notion d'avant-garde n'a plus cours ? La banane de Cattelan ne serait-elle pas le symptôme criant du glissement de la valeur artistique vers la spéculation financière ? En effet, ne nous voilons pas la face : la valeur de l'œuvre est ici envisagée comme un simple actif financier. Son intérêt artistique ne réside plus que dans la course à la plus-value de l'acheteur, en l'occurrence un riche détenteur de cryptomonnaies. Nul hasard d'ailleurs que ce dernier ait souhaité faire grimper les enchères au moment même où le bitcoin connaît une incroyable *remontada* depuis l'élection de Donald Trump. « Ce n'est pas juste une œuvre d'art. Cela représente un phénomène culturel qui relie les mondes de l'art, des mêmes et des cryptomonnaies. Je crois que cette pièce inspirera davantage de réflexion et de discussion à l'avenir et fera partie de l'histoire » a-t-il déclaré, annonçant qu'il allait manger la banane (ce qu'il a fait depuis), histoire d'allier un acte performatif à son achat – et potentiellement d'en accroître encore la valeur. En d'autres termes, ce n'est plus l'œuvre en elle-même qui produit ici sa valeur mais bien les comportements des acheteurs. Signe des temps ? Il n'est donc plus besoin de produire un art digne d'intérêt puisque le seul critère ne semble plus être que la capacité de l'œuvre d'art à produire de l'argent, à la manière d'une campagne marketing. Glissement, inversion des valeurs. Si Justin Sun a gagné, peut-on en dire autant du monde de l'art ? Car après nous avoir sermonnés à l'envi que « tout est art », ce coup de théâtre spéculatif virtuel semble avoir sonné le glas de cette maxime ; ici il n'est bien question que d'argent. L'achat de Justin Sun aura au moins eu la vertu de nous prouver que #cecinestpasdelart.

CHRONIQUE

Fragments de Lévinas

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

*Samedi prochain à Auteuil
de Salomon Malka*

Editions du Cerf, 208p., 24 €

Dans son autobiographie intellectuelle, la fameuse *Lettre VII*, un des seuls textes où il parle en son nom, Platon explique que la philosophie doit se pratiquer, non à l'écrit, mais à travers la vivacité de l'enseignement oral. Si les livres rigidifient la pensée, s'ils calcifient le mouvement perpétuel de l'esprit, seul le dynamisme du dialogue permet à ce dernier d'enrichir authentiquement son questionnement. Le problème, bien sûr, tient à ce qu'il ne demeure rien d'une conversation, dont les mots sont à peine proférés qu'ils retombent aussitôt dans l'oubli. D'où la nécessité, pour les philosophes, de donner à leurs méditations un format livresque, susceptible de résister au temps. Mais précisément, à la lumière de l'avertissement inaugural de Platon, les livres dénaturent les doctrines qu'ils abritent. Ce qui conduit à la formulation d'un étrange paradoxe : la véritable œuvre d'un philosophe se situe, non dans les traités qu'il aura rédigés, mais dans ce qu'il n'aura pas légué à la postérité. Dans le néant d'archive de ses dialogues. Dans l'intensité fugace de ses fulgurances improvisées. Dans ces éphémères et fragiles moments de transmission dont il ne reste rien.

S'il existe un philosophe pour lequel ce paradoxe revêt toute son acuité, c'est sans doute Emmanuel Levinas. Auteur de *Totalité et infini*, théoricien du visage, constructeur d'une pensée qui puisait aussi bien dans la métaphysique classique que dans l'exégèse talmudique ou la phénoménologie, ce dernier était aussi un enseignant hors-pair, dont les cours ont marqué toute une génération. Chaque semaine, à l'École Normale Israélite Orientale, il réunissait un auditoire composite, mêlé de religieux et d'universitaires, de journalistes et d'écrivains, d'étudiants en philosophie et d'hébraïstes, pour commenter la Bible en tâchant d'en tirer les linéaments d'une pensée féconde. Seul problème : étant donné qu'elles avaient lieu le samedi, jour du shabbat dans la religion juive, ces leçons n'étaient pas enregistrées. Leurs seules traces demeurent aujourd'hui dans la mémoire de ses anciens disciples. Autant dire qu'elles sont suspendues à un fil.

Dans *Samedi prochain à Auteuil*, ce sont les échos de cette parole envolée que Salomon Malka a voulu consigner. Lui qui a été un disciple assidu d'Emmanuel

Levinas dans sa jeunesse, il est resté longtemps réticent à raconter cette expérience, conscient que « le charme se dissipait » dès lorsqu'on essayait de traduire l'oral dans la langue de l'écrit. Mais, après avoir retrouvé en rangeant ses archives le journal qu'il tenait à la fin de son adolescence, en se décidant à le reprendre, c'est sous cette forme fragmentaire qu'il a tenu à recueillir les « bribes » transmises par la pensée d'Emmanuel Levinas. Des bribes en effet, car le « maître », comme l'appelle Malka, menait ses cours à la manière d'un « zoom » : au lieu, comme à l'université, de se plonger dans de longs développements théoriques, il s'en tenait à l'étude d'un extrait resserré, composé d'une poignée de versets. Des bribes également, car l'auteur admet qu'à chacun des cours auxquels il assistait, sa mémoire n'en retenait qu'un segment : « une formule, une phrase, un mot, une intonation, une citation, un raisonnement... »

Telle est la singularité de l'ouvrage de Salomon Malka. Au lieu de présenter un panorama de la pensée lévinassienne, c'est en pointillé, à sauts et à gambades, par aphorismes presque, qu'il l'expose au lecteur telle qu'elle s'est construite : dans les marges d'un « autre texte », la Bible, dont la narration rythmait ces interrogations. Pourquoi, selon Levinas, l'exil d'Abraham hors de sa terre natale reflète-t-il toute une conception éthique de la condition humaine, contraire à l'obsession grecque du retour à Ithaque, où l'arrachement hors de l'identité est au cœur de la subjectivation, comme si l'individu était ontologiquement étranger, exilé de lui-même ? La vieillesse de Jacob, tenté de se reposer de toutes les péripéties qu'il a traversées au cours de son existence, ne démontre-t-elle pas a contrario que le refus du sommeil est le fondement même de l'idée de justice ? Et le corbeau de l'arche de Noé, lui qui continue de se méfier des autres animaux alors que le monde est censé avoir été purifié du Mal par le Déluge, ne détient-il pas une lucidité sur l'échec inévitable de la « révolution » ? Ne sait-il pas qu'aucune utopie ne pourra jamais forger une humanité nouvelle, expurgée de l'immoralité ? Toutes ces questions, au fond, reviennent à en poser une seule : et si la tâche de la pensée était, avant toute construction de concepts, de déployer le commentaire d'une poésie première ?



LÊ PHÔ MAI-THU VU CAO DAM

Pionniers de l'art moderne
vietnamien en France

11 octobre 2024 - 9 mars 2025

MU
SÉE
CER
NU
SCHI

SVCF
GARES
à connexions

TRANSFUCE

RADIO
nova

Les
Inrockuptibles

connaissance
des arts

Le Parisien

Lê Phô, *Jeune fille à la rose* (détail), 1942, couleurs sur soie,
collection particulière © Adago, Paris, [2024] / Alain Le Kim

Mai-Thu, *Le Coffret à bijoux* (détail), 1960, couleurs sur soie,
collection Almine Ruiz Picasso © Comité Mai-Thu, Adago, Paris, [2024] / Ana Dritanti

Vu Cao Dam, *Dames jouant aux échecs* (détail), 1943, couleurs sur soie,
collection particulière © Adago, Paris, [2024] / Jean-Louis Losi

CHRONIQUE

Voltaire, le nouveau Marianne de la République

LECTURE VAGABONDE

PAR OMAR YOUSSEF SOULEIMANE

Après Dieu de Richard Malka

Stock (Ma nuit au musée), 208p., 19,50€

Passer la nuit dans un cimetière pour chercher l'inspiration de l'écriture n'est pas une simple aventure spirituelle, mais aussi une aventure philosophique, historique et sentimentale. C'est ainsi que Richard Malka a choisi d'écrire son nouveau livre *Après Dieu*. Au Panthéon, il entreprend un voyage à travers l'histoire de la République et les questions les plus délicates d'aujourd'hui, dans un échange passionnant avec François-Marie Arouet, dit Voltaire.

Dans ce voyage, on est accompagné par les voisins du philosophe des Lumières, ceux qui sont « morts pour cause de fanatisme. Ce même fanatisme religieux que nombre d'occupants des lieux ont combattu mais aucun autant que toi. Jean Jaurès, Jean Moulin, Missak Manouchian... » Ils sont tous dans ce bâtiment splendide où Richard aborde son origine unique, quand Louis XV tombe malade à 34 ans : « Le ciel du roi très chrétien l'entendra en lui envoyant un médecin juif. » Il réussit à le soigner. Mais « comme il est inimaginable d'attribuer à un juif la résurrection du roi de France, on va chercher un vieux médecin de garnison, Alexandre de Montcharvaux, qui est honoré et élevé au rang de héros. C'est ainsi que notre Panthéon fut érigé. » L'église fut donc construite grâce à un juif, et finit temple républicain ! La première église de ce nouveau monde débarrassé de la tyrannie des prêtres.

L'auteur de *Le droit d'emmerder Dieu* interroge Voltaire sur plusieurs aspects. Mais la religion reste le sujet principal, car si François-Marie a inspiré les fondateurs de la Révolution française, il a aussi « inspiré aux révolutionnaires la religion de l'humanité ». Ce dernier n'a rien à voir avec la religion, « le pire des tyrans » selon Malka. Voilà pourquoi il propose d'ajouter le mot « athée » au premier article de la Constitution : « ça donnerait : La France est une République indivisible, laïque, athée et sociale. » Parce que Voltaire s'est trompé en pensant que le fanatisme vivait ses dernières heures. « De mon temps, on décapite des enseignants », souligne Malka.

Mais que faire ? demande-t-il à Voltaire. « Il est simplement réclamé aux croyants de tous les cultes de ne pas interférer avec les lois des hommes, celles de la République. » Pour appliquer cela, la lutte pour la laïcité ne doit pas faiblir. Il faut être strict vis-à-vis de l'islam, comme on l'a été avec le christianisme, afin de protéger également les Musulmans en tant qu'individus et de garantir leur liberté. » Cela semble nécessaire dans le monde d'aujourd'hui où « les lynchages se déroulent sur les réseaux sociaux », où « on se joint à la vague de menaces de mort ou d'insultes sans même savoir ce qui la motive ».

La question de la religion est aussi abordée à travers l'enfance de l'auteur, dans un milieu juif, mais peu pratiquant. Il décrit les tenues, le voile imposé, les hommes en redingote et gilet noir, chapeau sur la tête, dans les rues d'Israël. Mais « au fond, peu importent les vêtements, seul compte le message. »

Dans ce texte fluide, éblouissant et d'une finesse rare, offert à « tous ceux qui ont été tués au nom de Dieu », le pilier de la création, comme celui de la vie de Richard Malka, est la liberté : « Vivre librement ou mourir. » C'est la raison pour laquelle l'avocat de *Charlie Hebdo* propose à Voltaire, qui n'avait pas d'enfants : « j'ai toujours considéré les gens de *Charlie* comme tes arrière-arrière-petits-enfants. Je suis persuadé que tu les adopterais. »

Ainsi, Voltaire doit être le nouveau Marianne de la France. Malgré les critiques sur sa vie personnelle, sa relation ambiguë avec Émilie du Châtelet, son implication dans le commerce avec des négriers et la légende de sa richesse, Malka affirme que ces accusations reposent souvent sur de faux documents. Ce qui est essentiel selon Malka ? Voltaire s'est opposé au déterminisme : « Il pensait que l'on devait s'inventer, se créer soi-même, et être sa propre origine. » Il a tellement raison, alors même que la liberté d'expression, l'universalisme et l'individualisme sont si menacés.

HIVER

RE (HI) (HI) NELLA

[Le Roi poule]

Emma Dante

7 – 29 janvier

spectacle en napolitain
surtitré en français

LiMBO

Victor de Oliveira

8 janvier – 8 février

ELIZABETH COSTELLO

SEPT LEÇONS
ET CINQ CONTES MORAUX

John Maxwell Coetzee –

Krzysztof Warlikowski

5 – 16 février

spectacle en polonais
surtitré en français et en anglais

Cornelius, chien à part

PAR TEWFIK HAKEM

LA VIE
PLEINE DE JOIE
DU TRISTE
SOURI

Cornelius

MARC
TORICES

ACTES SI D'HO

!cornelius! — MIEUX VAUT AVOIR DE LA CHANCE, QUE DE L'ARGENT. par le groupe ZANGI.

Oh va un cyclophone ! Tu viens ?

Son... Je n'ai pas de ficelle.

Je t'en prêterai si tu veux...

... pour punir.

Sapeceut ?

Chouchousses !

... non non non !

Je t'arrête pas à la crèche. Je suis riche ! Après un coup comme ça, je pourrais prendre un appartement.

Tiens, voilà l'argent que tu m'avais prêté.

Merci Cornelius.

© 1994 Zangi. Tous droits réservés. Reproduction interdite.

TCCHOKOLP!

ZOW!

ZOW!

ZOW!

PLAF

CRASH!

— Ah non ! C'est quoi ce tapage ! Ça rend dingue !

— Chut ! Il ne faut pas de bruit ! C'est l'heure d'aller...

— ... élever qu'il joue du tambour...

— Quel talent.

À cette occasion, les éditions Casterman sortent conjointement l'ouvrage consacré à l'autre héros du *Lotus bleu*, Tchang, ou du moins à l'artiste qui a grandement inspiré le personnage fictif. Le vrai Tchang Tchong-Jen, l'ami d'Hergé, était un vrai sculpteur et son palpitant parcours est raconté par Dominique Maricq et sa fille Tchang Yifei, dans l'ouvrage *Tchang Tchong-Jen, artiste-voyageur*.

direction musicale Kristiina Poska
mise en scène Dominique Pitoiset

11 & 12 jan.
auditOrium

Le Château de Barbe-Bleue Béla Bartók



Revised 2024 © Gilles Allard - *Review of Hypnotism, 1970* - Courtesy Galerie Lorenzovich, photo Fabrice Goumet - *Licence* L-R-03-11148, L-R-03-00003, L-R-03-00003, L-R-03-00003

OD

opera-dijon.fr



Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
T-N-B.fr



© M/M (Paris)

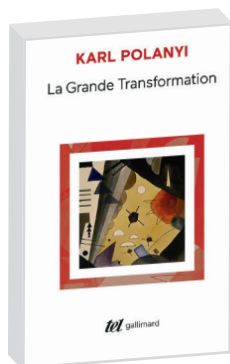
THÉÂTRE ÉTATS-UNIS

JULIUS CAESAR
WILLIAM SHAKESPEARE
ARTHUR NAUZycIEL
09 01 – 17 01 2025

Plus d'infos sur T-N-B.fr

David Amiel

« L'avènement d'une économie de marché n'a rien de naturel »



Il met sa grande culture au service d'une réflexion sur la politique de l'État tournée vers le citoyen. Stagiaire en 2015 au ministère de l'Économie d'Emmanuel Macron, le normalien **David Amiel** est député de la XIII^e circonscription de Paris. Avec Ismaël Emelien, autre « grosse tête » de la garde rapprochée macroniste, il publie *Le Progrès ne tombe pas du ciel* en 2019. Inspiré par son « maître » l'économiste Daniel Cohen, le trentenaire reste marqué par *La Grande transformation* (Gallimard) de **Karl Polanyi**.

PROPOS RECUEILLIS PAR LOUIS-DAVID TEXIER

Qu'est-ce qui vous a motivé à choisir cet ouvrage ?
 « Pour comprendre le fascisme allemand, nous devons revenir à l'Angleterre de Ricardo ». Cet extrait résume l'ambition immense de *La Grande Transformation*, paru en 1944 ! Elle embrasse des siècles d'histoire de l'Occident pour essayer de leur donner un sens original. Non, l'avènement d'une économie de marché n'a rien de naturel : il a fallu au contraire délibérément transformer le travail, le sol, la monnaie, qui ont été pendant des siècles gouvernés par un ensemble de coutumes et de traditions, en marchandises, avec un prix construit par une offre et une demande, des ajustements permanents, une concurrence. Oui, cela a permis un enrichissement économique inouï de l'Occident, à partir des XVIII^e et XIX^e siècles, mais cela a aussi fracturé le tissu social, rongé les solidarités, alimenté l'individualisme. Les totalitarismes du XX^e siècle (« le fascisme allemand ») ont pu se présenter comme une réponse, ignoble, à ces souffrances. Que l'on s'intéresse à l'histoire, à l'économie ou à la politique, il y en a donc pour tous les goûts ! Et puis, je suis très sensible à l'orientation politique de Polanyi : avec beaucoup de modernité, il refuse à la fois le libéralisme radical et le collectivisme soviétique, en appelant à une régulation démocratique de l'économie. J'ajouterai que la lecture est dense mais accessible. C'est même une clef d'entrée pour beaucoup d'autres ouvrages qui s'en sont inspiré, ont complété ou contesté ses thèses. Il a pourtant été longtemps éclipsé en France, victime notamment de la prédominance du marxisme. Je suis très reconnaissant à Jérôme Maucourant, qui a fortement contribué au renouveau de sa lecture.

En quoi a-t-il influé sur votre vie personnelle et professionnelle ?

Je l'ai lu pour la première fois à 19 ans, après mon entrée à l'École normale supérieure. Après des classes préparatoires généralistes, il fallait choisir une spécialité

et cette perspective me déchirait. J'étais passionné par l'Histoire, mais j'étais sceptique devant une pratique de la recherche limitée à des sujets trop précis, voire de détails, là où je cherchais des réponses aux grandes questions : pourquoi la révolution industrielle est-elle née en Europe, et pas ailleurs ? Comment le nazisme a-t-il pu survenir dans un pays à la culture aussi sophistiquée que l'Allemagne de l'entre-deux-guerres ? etc. Je suivais en parallèle des cours d'économie, où les chercheurs sont moins effrayés par ce type d'approches, mais cette fois, c'était la sécheresse mathématique des modèles qui m'inquiétait : le monde ne me paraissait pas soluble en deux équations. Karl Polanyi m'a montré, comme d'autres auteurs peu après (Jared Diamond, Karl Pomeranz, Francis Fukuyama...) et comme mon maître Daniel Cohen, qu'il était possible de réconcilier les approches : étudier les grands mouvements socio-économiques, qui ont bâti notre monde, en mêlant la finesse de l'événement et la rigueur du concept. A cause de lui, j'ai passé quelque temps à faire de la recherche en histoire économique.

A-t-il aujourd'hui encore des résonnances dans votre vie politique ?

Oui. Nous vivons une nouvelle « grande transformation ». La mondialisation et les transformations économiques des trente dernières années ont fait éclater tous les cadres : naturels, avec l'effondrement de la biodiversité et le réchauffement climatique ; internationaux, avec le déclin de l'Europe et l'émergence de la Chine ; sociaux, avec la fragilisation des classes moyennes des pays développés. Et c'est une des raisons de la résurgence des pouvoirs autoritaires comme des populismes. On ne s'en sortira pas sans une réinvention profonde de notre fonctionnement économique, similaire à celui de l'après-guerre. Comment préserver le meilleur du capitalisme, c'est-à-dire sa force de création, en évitant le pire, c'est-à-dire sa tendance à la destruction de la nature et des équilibres sociaux ? Les leçons de Polanyi restent très actuelles !



LES GÉMEAUX

Scène
Nationale
Sceaux

16 AU 26 JANVIER 2025



Michel Bouvard - photo Francis Laharrague

UN SACRE

TEXTE DE GUILLAUME POIX EN COLLABORATION AVEC LORRAINE DE SAGAZAN
MISE EN SCÈNE LORRAINE DE SAGAZAN

Avec Andréa El Azan, Jeanne Favre, Majida Ghomari, Nama Keita,
Antonin Meyer-Esquerré, Louise Orry Diquero, Mathieu Perotto,
Benjamin Tholozan et Eric Verdin

La vie rêvée des arts

Patrice Trigano a défendu de grands artistes d'après-guerre. *La Promesse de l'art, mémoires d'un galeriste* raconte une vie nourrie de rencontres fabuleuses auxquelles il est toujours resté fidèle...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN
PHOTO ÉDOUARD MONFRAIS-ALBERTINI



Patrice Trigano a-t-il eu mille vies ? On pourrait le croire à la lecture de son livre-mémoire qui retrace le parcours d'un galeriste qui est aussi celui d'un apprenti commissaire-priseur, d'un expert en art auprès des tribunaux, d'un écrivain, d'un amateur féru de théâtre, d'opéra et de philosophie. Trigano semble fusionner les qualités du parfait intellectuel qui côtoya ceux qui contribuèrent à faire l'art des années 1960 et 1970. Nous sommes avant la création du Centre Pompidou, avant la multiplication des galeries et la folie spéculative des enchères. Moment de grâce où la notion d'avant-garde a encore cours. Trigano est un jeune homme sensible à la chose culturelle, bien loin des préoccupations entrepreneuriales de sa famille qui se distingue par le commerce fructueux de la toile de tente - alors que les congés payés font déferler les familles sur les plages - et par l'association à ce qui allait devenir l'aventure du Club Med. C'est son oncle Gilbert

qui développe cette affaire en or pendant que son autre oncle, Serge, fonde la chaîne hôtelière Mama Shelter. Le tourisme est alors la grande aventure familiale en même temps qu'il se découvre une passion pour les *Contes d'Hoffmann* mis en opéra par Offenbach. Dès lors, sa devise sera celle de Robert Filliou : « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ».

Faculté d'émerveillement

Épiphanie qui se confirme lorsqu'il tombe malade d'une péricardite constrictive, alité durant des mois, à l'âge de 20 ans, ne sachant s'il en réchappera. Pour tromper la mort, il se met à lire de manière frénétique et au sortir de cette épreuve, il renonce à tout argent familial pour vivre par lui-même, revendiquant un esprit subversif au diapason des idées de mai 68. Il est alors féru des textes de Marcuse et de Lupasco. Mais le jeune homme a quand même

fait ses classes à l'École alsacienne, auprès des enfants de Picasso et de Simone Signoret, puis à l'École du Louvre et en fac de droit. Le cadre de son enfance est donc confortablement bourgeois, l'accès à la connaissance et aux relations relativement aisé. Encore fallait-il transformer l'essai. C'est un sérieux implacable et une grande érudition qui lui permettent très tôt d'entretenir des conversations de haut vol avec le grand critique d'art Pierre Restany ou le fascinant commissaire-priseur Maurice Rheims, qui lui met le pied à l'étrier. « À cette époque, il n'y avait pas de marché en art contemporain. Je lui ai donc proposé, avec Jean-Claude Binoche, d'organiser les premières ventes de peintures contemporaines aux enchères ». En parallèle, Trigano achète son premier tableau, un Max Ernst, mu par sa passion pour le Surréalisme qui avait été attisée par une lettre envoyée à Magritte : « Et il m'a répondu en me parlant de la faculté d'émerveillement ! C'est celle-ci que j'ai toujours cherchée à ne pas perdre. » Émerveillé, il l'est toujours, lorsqu'il relate ses rencontres à la Colombe d'Or, cet hôtel mythique de Saint-Paul-de-Vence où il passera des moments inoubliables en compagnie de Dubuffet et Max Ernst. Émerveillé, il l'est, lorsqu'il évoque le peintre mésestimé Léopold Survage chez qui il se lia d'une amitié durable avec Daniel Abadie, le furur grand commissaire d'exposition. Émerveillé enfin par le souvenir de Niki de Saint-Phalle et de Jean Tinguely à qui il rendit visite à l'Auberge du Cheval Blanc à Soisy-sur-Ecole.

Cavalier seul

Aujourd'hui, alors que nous le rencontrons dans sa galerie du 4bis rue des Beaux-Arts, la pose est élégante, presque précieuse, et le ton est celui d'une douce nostalgie. Sur ses lèvres, les noms défilent, plus fascinants les uns que les autres : Georges Mathieu, le plus royaliste des lyriques abstraits, Gérard Schneider, le plus mal-aimé, César, le plus tonitruant, Michaux, le plus timide, Messagier, le plus fêtard, Tal Coat, le plus taiseux, Lapique, le plus incompris, Ladislav Kijno, le plus intarissable... La liste est trop longue pour tous les citer mais après avoir côtoyé les Nouveaux Réalistes, le groupe Support-Surface, les membres de BMPT

(Buren, Mosset, Parmentier, Toroni) et les abstraits lyriques grâce à la création de la galerie Beaubourg en 1973 en association avec Pierre et Marianne Nahon, il fera cavalier seul dix ans plus tard en se donnant pour mission de réhabiliter la deuxième école de Paris qui commençait à être délaissée. Degottex, Soulage, Manessier, Tal Coat, Zao Wou-ki, Estève, Bryen, Riopelle, Bram van Velde, Hélion... « Je ne fais aucune différence entre les artistes qui ont du succès et ceux qui n'en ont pas. J'ai, par exemple, fait une exposition de Pierre Bettencourt où je n'ai rien vendu mais j'en suis aussi fier que d'avoir accompagné la carrière de César. » Face à nous, un sublime Magnelli de 1914 auquel il voue une véritable dévotion, le considérant comme le précurseur des constructivistes et du pop art, voire de la Figuration Narrative : « J'avais toujours rêvé de faire une exposition de ce peintre. Mon vœu se réalisera au printemps ».

L'âme d'un missionnaire

On est aussi entouré de sculptures de Mel Ramos qui exhibent des pin-up sur des tablettes de chocolat ou surgissant d'une peau de banane : « Il est dans la lignée de Warhol et de Wesselmann. Or les gens le considèrent comme vulgaire, pensant qu'il réduit la femme à un objet sexuel. Une association féministe a même manifesté durant une de ses expositions, ce qui l'a beaucoup attristé car son propos est justement de dénoncer la marchandisation de la femme. ». Le premier degré est décidément un fléau... Et puis il y a des œuvres de Hiquily, ce sculpteur qui jouit d'un regain d'intérêt. « Je crois avoir contribué à la remise en selle de tous ces grands artistes d'après-guerre. Je me sens l'âme d'un missionnaire afin que ceux-ci ne tombent pas dans l'oubli », nous confie Patrice Trigano, vibrant comme au premier jour pour cette génération. À contrecourant ? « Oui, peut-être. Je suis en effet aujourd'hui un galeriste d'art moderne, fidèle à mes contemporains. Mais cette vie, je l'avais rêvée et j'ai réussi à vivre mon rêve ». Un rêve qui se poursuit dans ses travaux d'écriture, à travers lesquels il conte sans relâche les vies d'artistes tourmentés et hors-norme, ses compagnons intérieurs que sont Antonin Artaud, René Crevel, Alfred Jarry, Raymond Roussel et prochainement Georges Bataille.

LA PROMESSE DE L'ART. MÉMOIRES D'UN GALERISTE
de Patrice Trigano,
éditions du Canoe,
428 p., 24 €



La solitude de l'écrivain

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Impossible de commencer cet éditio sans une pensée pour Boualem Sansal. Je ne sais à l'heure où vous lirez ces lignes s'il sera toujours en prison, mais son incarcération s'avère une ligne d'horizon pour tous ceux qui écrivent, et exercent leur liberté d'expression à chaque instant. La solidarité dont il a fait l'objet de la part des écrivains et intellectuels du monde entier, quel que soit leur bord politique, doit être saluée, (négligeons les quelques esprits médiocres qui ont cru qu'il était encore temps, alors qu'un innocent était en prison, de juger s'il était sur la *droite ligne*). Mais malgré ce mouvement international, sa solitude dans sa cellule comme dans son pays, demeure. Et l'on ne peut l'oublier.

Cette condition de l'homme incarcéré s'avère le sujet d'un des plus beaux romans de la rentrée, *Les Nuées des âmes* de l'Irlandais Mike McCormack (Grasset). L'écrivain irlandais que l'on avait découvert, ébloui, il y a cinq ans avec *D'or et de Lumière*, est de ces immenses qui font peu de bruit. Géant à pas discrets, il avance dans la pénombre d'un homme, seul, livré à l'errance. Captif de ses souvenirs, il s'observe, dérive, traverse une campagne obscure, écoute une voix mystérieuse au téléphone qui lui donne rendez-vous quelque part. À chaque page, le lecteur croit saisir ce qui arrive à cet homme, dont on sait si peu sinon qu'il a purgé une longue peine et a perdu sa famille. Mais à chaque page, l'esprit de cet homme dévoile une nuance plus rare de son expérience de l'enfermement, c'est-à-dire « du chaos ». Et, raconte-t-il dans des pages frappantes sur la vie en prison, c'est là, au sein d'un quotidien qui éradique toute possibilité de force et d'optimisme, alors que reclus dans la bibliothèque, il observait des photos d'animaux et de paysages, qu'il a atteint « un sentiment clair d'effondrement de ce qui était sain et pur en crasse et fragments ». Difficile de ne pas penser à Beckett en suivant cet homme enfermé en lui-même. Mais au-delà, McCormack réussit à nous faire pénétrer dans la vérité de l'expérience de l'enfermement. Nous découvrons qu'un homme emprisonné ne sort jamais vraiment de sa cellule, même lorsqu'il est libéré. Nous découvrons aussi que pour tenir en prison, il ne faut plus tenir à

rien, sinon à sa propre survie. Comment McCormack est-il parvenu à une telle connaissance intérieure de l'homme détenu, jusqu'à deviner les métamorphoses de son corps ? La littérature permet ça, parfois.

Par exemple chez l'autre grand écrivain de la rentrée, Olivier Cadiot, qui nous mène aussi au plus près d'un homme isolé. « J'aurais dû écrire un journal » dit Olivier Cadiot dans son nouveau livre, *Départs de feu* (P.O.L.). Il blague, Cadiot n'est pas un écrivain du « je », ni du « moi », il est un écrivain de la poésie, c'est-à-dire de l'impermanence de la première personne. Il écrit : « Il faudrait que je sois capable de sortir de ce soi-disant *moi*, de cette sphère limitée que mon cerveau fabriquait pour me donner l'impression d'être une personne quand même. » Voilà le projet : c'est l'histoire d'un homme reclus dans une cabane qui observe la nature, se plonge dans ses souvenirs, cherche les traces de ce qui persiste en lui du passé, et puis nous fait part de ses « demi-rêves » de tout ce qui le traverse. Il y a du Walden dans ce livre, ou pour emprunter une référence chère à Cadiot, une robinsonnade : la volonté de prendre ses distances avec toute forme de société. Mais surtout, il s'agit de la chronique des « départs de feu », de ces pensées prêtes à naître qui traversent un homme seul ; « J'ai mis plusieurs années à surveiller au plafond l'alignement des astres. » Apparaissent des figures intimes, le père, la sœur disparue : des esquisses brèves. Une vie d'écrivain « à vrai dire, je n'ai jamais rien construit d'essentiel ». Une idée qu'il se fait de ce qu'il écrit, « *Je sens*. Ce n'est ni vouloir, ni connaître ».

Olivier Cadiot comme Mike McCormack nous invitent par leurs livres à une expérience sensible, parfaitement accomplie. Pourtant, ils ne seront sans doute pas de ceux dont on parlera dans un premier temps au cours de cette rentrée d'hiver. Ils passeront après les livres à sujet. C'est normal : Olivier Cadiot et Mike McCormack sont des écrivains d'un talent immense mais d'un mode mineur. Ils écrivent sous le radar. De l'actualité, de l'époque et même du roman. Ils écrivent comme ils chuchoteraient dans l'obscurité. Ils écrivent pour nous raconter ce qu'est un homme, face à lui-même.